

**Задания в тестовой форме для подготовки к первому этапу
аттестации. Учитель (преподаватель) французского языка**

№1

1. Chaque fois que tu vas _____ Charlotte tu la trouves plus jolie.

- 1 a) visiter
- 2 b) regarder
- 3 c) voir
- 4 d) entendre

№2

2. Après un repas dans un restaurant, il faut payer _____.

- 1 a) l'addition
- 2 b) la note
- 3 c) le billet
- 4 d) le prix

№3

3. Je vais _____ une Toyota l'année prochaine si j'ai assez d'argent.

- 1 a) prendre
- 2 b) vendre
- 3 c) acheter
- 4 d) venir

№4

4. Je vous reconnais bien, Madame; vous venez _____ à Paris?

- 1 a) souvent
- 2 b) jamais
- 3 c) toujours
- 4 d) aussi

№5

5. Mes amis me font toujours des cadeaux, ils sont _____

- 1 a) tolérants
- 2 b) intelligents
- 3 c) généreux
- 4 d) sensible

№6

6. Véronique, ce _____ désire voir quelque chose dans les imperméables pour femmes, de haute qualité.

- 1 a) homme
- 2 b) monsieur
- 3 c) personne
- 4 d) type

№7

7. L'informatique est moins connue en France qu'aux Etats-Unis, et tout le monde n'a pas l'ordinateur _____ lui.

- 1 a) à
- 2 b) pour
- 3 c) comme
- 4 d) chez

№8

8. Monique et Daniel sont toujours les derniers à _____ mes soirées.

- 1 a) partir
- 2 b) sortir
- 3 c) quitter
- 4 d) laisser

N°9

9. Mes cousins _____ un chalet de ski dans les Alpes.

- 1 a) sont
- 2 b) voyagent
- 3 c) ont
- 4 d) vont

N°10

10. Paris est divisé en vingt _____, numérotés de I à XX.

- 1 a) provinces
- 2 b) centres
- 3 c) arrondissements
- 4 d) départements

N°11

1. Trouvez l'antonyme du mot souligné. J'ai réussi mon examen de français

- 1 a) passé
- 2 b) arrivé
- 3 c) raté
- 4 d) repassé

N°12

2. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Mes voisins se sont disputés

- 1 a) querellés
- 2 b) discutés
- 3 c) calmés
- 4 d) réconciliés

N°13

3. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Ce chanteur est fameux

- 1 a) connu
- 2 b) célèbre
- 3 c) merveilleux
- 4 d) inconnu

N°14

4. Trouvez le synonyme du mot souligné. Depuis ce matin il se sent mieux

- 1 a) est
- 2 b) va
- 3 c) fait
- 4 d) a

N°15

5. Trouvez le synonyme du mot souligné. Où conduit cette rue?

- 1 a) suit
- 2 b) mène
- 3 c) tourne
- 4 d) monte

N°16

6. Trouvez l'équivalent de l'expression "Travailler pour le roi de Prusse".

- 1 a) travailler beaucoup
- 2 b) travailler à l'étranger
- 3 c) gagner beaucoup
- 4 d) travailler pour rien

N°17

7. Trouvez la meilleure réplique.- Excusez-moi, je suis un peu en retard.

- 1 a) Au revoir
- 2 b) A la prochaine

- 3 c) Ce n'est pas grave
4 d) A votre service

N°18

Reims est ...

- 1 a) la capitale de la Bretagne
2 b) la capitale de la Gaule romaine
3 c) la ville où se firent sacrer les rois
4 d) le centre de la production des automobiles

N°19

Il a une voix de tonnerre, c'est-à-dire...

- 1 a) il gronde quelqu'un
2 b) il a une voix irritée
3 c) il crie
4 d) il a une voix forte

N°20

Il travaille au noir, c'est-à-dire...

- 1 a) il est débordé de travail
2 b) il travaille illégalement
3 c) il est un peu fou
4 d) il n'arrête pas de travailler

N°21

1. Trouvez le synonyme du mot souligné. Il respecte ses amis

- 1 a) aime
2 b) estime
3 c) écoute
4 d) reconnaît

N°22

2. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Le climat de ce pays est doux

- 1 a) difficile
2 b) rigoureux
3 c) chaud
4 d) maritime

N°23

3. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Mes parents s'en sont allés

- 1 a) sont arrivés
2 b) sont partis
3 c) ont quitté
4 d) sont sortis

N°24

4. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Le train s'éloignait de plus en plus

- 1 a) s'écarter
2 b) arriver
3 c) s'approcher
4 d) démarrer

N°25

5. Trouvez l'antonyme du mot souligné. Ce manteau est dépassé

- 1 a) raffiné
2 b) en vogue
3 c) vieux
4 d) parfait

N°26

6. Trouvez l'équivalent de l'expression "Se porter comme le Pont-Neuf".

- 1 a) se porter bien
- 2 b) se porter mal
- 3 c) avoir mauvaise mine
- 4 d) vieillir

N°27

7. Trouvez l'équivalent de l'expression "Cultiver son jardin secret".

- 1 a) entretenir un jardin en amateur
- 2 b) cultiver une vie intérieure
- 3 c) garder une chose secrète
- 4 d) posséder un jardin illégalement

N°28

Le musée d'Orsay est spécialisé en ...

- 1 a) art médiéval
- 2 b) céramiques
- 3 c) art oriental
- 4 d) art impressionniste

N°29

Il a une langue de vipère, c'est-à-dire ...

- 1 a) il parle beaucoup
- 2 b) il a mal à la langue
- 3 c) il est bavard
- 4 d) il dit souvent des méchancetés

N°30

Il a pris la mouche, c'est-à-dire ...

- 1 a) il est très doux
- 2 b) il ne fait de mal à personne
- 3 c) il ne mange pas bien
- 4 d) il s'est fâché

N°31

1. Pour conduire une voiture, il faut avoir _____.

- 1 a) un papier
- 2 b) une carte d'identité
- 3 c) un permis de conduire
- 4 d) un laissez-passer

N°32

2. Après la douche, je me sèche avec _____

- 1 a) un mouchoir
- 2 b) une serviette de bains
- 3 c) un torchon
- 4 d) un gant de toilette

N°33

3. Je vais à la salle de bains pour prendre _____

- 1 a) mon petit déjeuner
- 2 b) ma douche
- 3 c) des nouvelles
- 4 d) la mer

N°34

. Je mets mon bonnet et mon maillot de bain pour aller à la _____

- 1 a) gare
- 2 b) piscine
- 3 c) pêche

4 d) montagne

N°35

5. Pour faire du sport, je porte un _____

- 1 a) écharpe
- 2 b) tailleur
- 3 c) survêtement
- 4 d) smoking

N°36

6. Les embouteillages sont _____

- 1 a) sur le trottoir
- 2 b) dans le ciel
- 3 c) sur la route
- 4 d) sur la plage

N°37

7. Antoine deteste le cinéma. Il ne va _____ au cinéma.

- 1 a) toujours
- 2 b) rarement
- 3 c) quelquefois
- 4 d) jamais

N°38

8. J'habite à Paris _____ 1990. Cela fait dix ans que je suis parisien.

- 1 a) depuis
- 2 b) pendant
- 3 c) il y a
- 4 d) en

N°39

9. Il m'a prêté _____ ses disques de musique classique.

- 1 a) aucun
- 2 b) quelques-uns
- 3 c) tous
- 4 d) plusieurs

N°40

10. Quand il pleut, je mets _____

- 1 a) ma pelisse
- 2 b) ma cravate
- 3 c) mon imperméable
- 4 d) mon pull

N°41

Lisez le texte et repondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand-père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand-mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d'«affreuses petites

bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison. Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

11. Quel était le titre aristocratique des grands-parents de l'auteur?

Ils étaient ...

- 1 a) barons.
- 2 b) princes.
- 3 c) vicomtes.
- 4 d) comtes.

N°42

Lisez le texte et repondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les

Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison.

Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la

porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

12. Les grands-parents, quel prénom ont-ils choisi à leur petite-fille?

Ils l'ont nommée ...

- 1 a) Marie-Antoinette.
- 2 b) Nicole.
- 3 c) Victoire.
- 4 d) Céphise.

N°43

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les

Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison.

Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

13. Dans la famille on ne prononçait jamais le nom de Philippe d'Orléans parce qu'...

- 1 a) il avait ruiné la famille.
- 2 b) il n'appartenait pas à la famille.
- 3 c) il avait voté la mort de son cousin.
- 4 d) il avait refusé de se marier avec une des cousines.

N°44

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

- Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

- Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

- Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

- Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.

- Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

- D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans - qui avait voté la mort de son cousin - ne devait jamais être prononcé à la maison.

Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple - à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à l'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise - qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

14. A quelle condition Victoire avait-elle le droit de jouer avec tous les enfants du peuple?

- 1 a) de présider les commissions agricoles républicaines.
- 2 b) de ne pas voter jamais.
- 3 c) de leur donner le bon exemple.
- 4 d) de ne pas parler à table jusqu'à l'âge de dix ans.

N°45

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

- Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

- Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

- Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.
- Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.
- Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.
- D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison. Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à l'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'apprenais d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

15. Que signifiait la première cloche du déjeuner?

- 1 a) Victoire devait se laver les mains et se peigner.
- 2 b) Victoire devait être dans le petit salon.
- 3 c) Victoire devait laisser la nourriture dans son assiette.
- 4 d) Victoire devait aller dans le jardin.

N°46

Lisez le texte et repondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

- Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

- Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

- Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.
- Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.
- Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.
- D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison. Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition,

bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

16. Qui s'est chargée de l'éducation de Victoire?

- 1 a) Monsieur le Baron.
- 2 b) la femme du sous-lieutenant.
- 3 c) Madame la Baronne.
- 4 d) personne.

N°47

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand- père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand- mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison.

Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître- leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et

me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite. Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait. C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles. Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne. D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

17. Que signifiait la deuxième cloche du déjeuner?

- 1 a) Tout le monde se mettait à table.
- 2 b) Tout le monde se réunissait dans le Petit Salon de Grand-mère.
- 3 c) Tout le monde devait aller se laver les mains.
- 4 d) Tout le monde sortait dans le jardin.

N°48

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand-père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand-mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d'«affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison. Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à l'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître – leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

18. Quelle était la punition à ceux qui étaient en retard?

- 1 a) Ils étaient privés de dessert.
- 2 b) Ils étaient privés de déjeuner.
- 3 c) Ils étaient enfermés au sous-sol.
- 4 d) Ils étaient enfermés dans leurs chambres.

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand-père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les

Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand-mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d'«affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison.

Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître – leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

19. Qu'est-ce qui était interdit dans la famille à l'enfant avant ses dix ans? Il ne pouvait pas ...

- 1 a) parler à table.
- 2 b) mettre les coudes sur la table.
- 3 c) laisser la nourriture dans son assiette.
- 4 d) manger avec des adultes.

Lisez le texte et répondez aux questions.

Mes Grands-parents

Mes grands-parents maternels, Monsieur le Baron et Madame la Baronne, étaient stupéfaits mais ravis de me voir arriver.

– Est-elle baptisée? a demandé ma grand-mère immédiatement.

La femme du sous-lieutenant qui m'accompagnait ne le savait pas.

– Quel est son prénom? a demandé mon grand-père.

La femme du sous-lieutenant a hésité:

– Euh ... je ne me rappelle plus si c'est Céphise ... ou Victoire.

– Je sais que Céphise est le nom traditionnel de la fille aînée chez les

Buron, dans la famille de son père, a dit Grand-père à Grand-mère.

– Je n'aime pas du tout Céphise, s'est exclamée Grand-mère. Ce sera Victoire.

– D'accord, a approuvé Grand-père.

Grand-mère s'est chargée de mon éducation. Elle en avait une idée assez sévère datant d'avant la Révolution française. Grand-père, lui, s'est occupé de ma formation politique. C'était un grand royaliste. Il lisait «Le Temps» tous les matins, refusait de présider les commissions agricoles républicaines, ne votait jamais, m'a interdit plus tard (parfois à mon grand désespoir) de recevoir d' «affreuses petites bourgeoises descendantes de ceux qui avaient guillotiné notre cher roi Louis XVI et notre pauvre reine Marie-Antoinette». Le nom de Philippe d'Orléans – qui avait voté la mort de son cousin – ne devait jamais être prononcé à la maison. Par contre, étant «bien née» (c'était l'une des expressions favorites de mon grand-père), j'avais le droit de jouer avec tous les enfants du peuple – à condition, bien entendu, de leur donner le bon exemple.

La vie au château de Villeserres qui appartenait à mon Grand-père était réglée par une cloche. La première cloche indiquait que je devais me laver les mains, me peigner, éventuellement me changer. Quand la deuxième cloche sonnait, toute la famille devait être dans le petit salon de Grand-mère donnant sur la grande salle à manger.

Grand-père était extrêmement pointilleux sur les horaires des repas. Il arrivait souvent, l'été, que mes cousins, embarqués dans une passionnante partie de tennis ou une promenade en barque sur la rivière, surgissent haletants mais en retard sur la deuxième cloche. «Privés de déjeuner! Cela vous apprendra à être à 1'heure!» s'exclamait alors notre Grand-père, les bras croisés, debout devant la porte fermée de la salle à manger.

Ce qu'il ignorait, c'est que les dits cousins descendaient alors sur la pointe des pieds au sous-sol où Louise – qui les avait tous vus naître – leur servait dans la cuisine un confortable repas.

Naturellement, je n'avais pas le droit de parler à table jusqu'à l'âge de dix ans. Et quand je vois maintenant mes propres petits-enfants me couper la parole et me raconter, la bouche pleine, ce qu'ils ont vu à la télévision, je reste stupéfaite.

Tous les soirs je descendais dans le petit salon de Grand-mère, déjà installée sur son divan recouvert d'un tissu anglais à fleurs, et qui m'attendait.

C'était l'heure sacrée du tricot. J'appris d'abord à faire de longues écharpes en laine, soit au crochet, soit avec de grandes et grosses aiguilles. Grand-mère, elle, se réservait les chaussettes à quatre petites aiguilles.

Nous bavardions. Elle me racontait des histoires de son enfance, que je ne trouvais pas tellement différente de la mienne.

D'après Nicole de Buron «C'est fou ce qu'on voit de choses dans la vie»

20. La grand-mère a appris à sa petite-fille à ...

- 1 a) coudre.
- 2 b) tricoter.
- 3 c) cuisiner.
- 4 d) broder.

N°51

Lisez le texte et répondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça. Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber. Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros cœur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

Courgette, que veut-il savoir avant son anniversaire?

Il veut savoir ...

- 1 a) qui sera invité à sa fête.
- 2 b) quel repas sera servi.
- 3 c) où on organisera la fête.
- 4 d) quel cadeau on lui offrira.

N°52

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de cœur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber. Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et

aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!». Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros cœur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.
D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

2. L'anniversaire de Courgette, sur quel jour de la semaine tombe-t-il?

- 1 a) Dimanche.
- 2 b) Samedi.
- 3 c) Lundi.
- 4 d) Mardi.

N°53

Lisez le texte et répondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de cœur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros cœur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.
D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

3. Comment le cuisinier s'appellait-il?

- 1 a) Ahmed.
- 2 b) Simon.

- 3 c) Raymond.
4 d) Ferdinand.

N°54

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros coeur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

4. Samedi les enfants de l'orphelinat doivent aller ...

- 1 a) au cirque.
2 b) au cinéma.
3 c) au musée.
4 d) au zoo.

N°55

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi

je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros coeur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

On va à Paris pour

- 1 a) se reposer.
- 2 b) voir des squelettes.
- 3 c) visiter un parc.
- 4 d) acheter un petit gâteau au chocolat en forme de coeur.

N°56

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner. Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros coeur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

6. Courgette et Camille doivent aller fêter l'anniversaire du garçon ...

- 1 a) dans la maison de Raymond.
- 2 b) au restaurant.
- 3 c) à la campagne.
- 4 d) à Paris.

N°57

Lisez le texte et répondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

- Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

- T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros cœur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

7. Quelle était la profession de Raymond?

- 1 a) Il était juge.
2 b) Il était cuisinier.
3 c) Il était éducateur.
4 d) Il était gendarme.

N°58

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

- C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de cœur que j'avale tout rond.

- Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

- Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

- Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

- Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

- Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

- T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros cœur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de

paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.
D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

8. Camille, qu'est-ce qu'elle a dit à Courgette quand ils sont arrivés chez Raymond? Elle lui a dit de ...

- 1 a) courir rapidement dans la maison.
- 2 b) fermer les yeux.
- 3 c) faire le mystérieux.
- 4 d) souffler les bougies.

N°59

Lisez le texte et répondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

– C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

– Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

– Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

– Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

– Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

– Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

– T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros coeur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

9. Courgette, quel dessert aimait-il?

- 1 a) un gâteau au chocolat.
- 2 b) une glace.
- 3 c) une banane.
- 4 d) des crepes

N°60

Lisez le texte et repondez aux questions.

L'anniversaire de Courgette

Après la mort de sa mère, le petit garçon Icare, surnommé Courgette, vit dans un orphelinat.

Je compte sur mes doigts les jours qui me séparent de mes dix ans. Ça tombe samedi et ma meilleure amie Camille et moi on sera chez Raymond, le gendarme, dans sa maison. Je surveille Camille qui fait la mystérieuse, surtout depuis qu'elle est descendue au village avec notre éducatrice Charlotte. Et moi je fais l'andouille «c'est quoi mon cadeau?» et Camille me regarde comme si j'étais muet «viens, on va à la balançoire». J'essaye avec Charlotte qui me dit «je ne vois pas de quoi tu parles».

Même Simon à qui j'ai tout raconté me dit:

- C'est samedi ton anniversaire? Samedi personne ne sera là. Nous on va à Paris pour voir des squelettes au musée.

Samedi, ça y est, j'ai dix ans et je suis déçu. Personne ne m'en parle, ni Simon, ni Ahmed, ni Rosy, ni même Camille et j'en aurais pleuré si Ferdinand le cuisinier ne m'avait pas chuchoté à l'oreille: «Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Tiens, c'est pour toi, mais tu dis rien à personne». Et il sort un tout petit gâteau au chocolat en forme de coeur que j'avale tout rond.

- Et pourquoi je dois rien dire? je dis.

- Tu verras bien. À lundi, Courgette.

Et Ferdinand le cuisinier m'embrasse et il part dans sa camionnette.

Puis le car se remplit de copains et je les regarde partir eux aussi avec envie. Les squelettes, ça doit être super. Je trouve curieux que tous les éducateurs montent dans le bus, surtout Rosy qui, d'habitude, le samedi, se repose dans sa chambre. Normalement quand on visite un parc ou une forêt ou un musée, y n'a qu'un seul éducateur pour nous accompagner.

Camille est moi, nous attendons Raymond. Je commence à croire que le gendarme nous a oubliés, quand la voiture à pompon bleu écrase les petits cailloux.

Devant la maison à Raymond, Camille me dit de fermer les yeux.

- Pourquoi? je demande. Et je ferme les yeux. C'est difficile de résister à Camille.

- Tu verras bien. Je vais te mettre un chiffon sur les yeux, là, comme ça.

Tu n'auras qu'à prendre ma main et je te dirai où marcher pour ne pas tomber.

Je descends de la voiture aidé par Camille.

- Stop! Attention, tu as quelques marches à grimper.

Et je lève les pieds pour entrer dans la maison et je la traverse lentement. Je me cogne quand même contre un meuble. Et plus j'avance, plus j'entends des chuchotements et des rires.

- T'y es presque. Un pas de plus ... Stop! Voilà, tu peux retirer le chiffon.

Et puis j'ouvre mes yeux et je les referme aussitôt. Je suis tout retourné et je ne peux pas empêcher mes larmes de sortir. Camille me lâche la main et je suis tout seul devant mon cadeau et c'est le plus beau cadeau de toute ma vie. Je serre mes poings et j'essuie mes yeux avec et je les regarde pour de bon et aussitôt ils chantent tous «Joyeux anniversaire, Courgette!».

Ils sont tous là. Même Ferdinand le cuisinier. Même le juge avec la directrice. Même les instituteurs de l'école. Et tous mes copains et les éducateurs qui ne sont jamais partis voir les squelettes. Et Raymond qui disparaît derrière un gâteau comme je n'en ai jamais vu. C'est le plus gros coeur en chocolat qui donne envie de mordre dedans. Et ce n'est pas tout. Y a plein de paquets avec des tas de rubans et de ballons autour, et je vois les ballons s'envoler et j'ai l'impression que, moi aussi, je vais m'envoler.

D'après Gilles Paris «Autobiographie d'une Courgette»

10. Courgette, pourquoi était-il bouleversé?

- 1 a) Tout le monde est venu fêter son anniversaire.
- 2 b) Il a vu ses parents.
- 3 c) Il a mangé un gros gâteau.
- 4 d) Il a beaucoup chanté.

N°61

Lisez le texte et repondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?

Voir le chef, répondit-il.

D'où es-tu?

Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.

On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.

Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....

Cette phrase, il se la répétait toujours:

Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

21. Que fit le garçon?

- 1 a) il sortit dans la cour
- 2 b) il alla vers le bois
- 3 c) il s'endormit
- 4 d) il se dirigea vers la rivière

N°62

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait.

Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?

Voir le chef, répondit-il.

D'où es-tu?

Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.

On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.

Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....

Cette phrase, il se la répétait toujours:

Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

22. De quoi s'approcha-t-il?

- 1 a) de la route
- 2 b) du pont
- 3 c) de la ferme
- 4 d) de la rivière

N°63

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?
Voir le chef, répondit-il.
D'où es-tu?
Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.
On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.
Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....
Cette phrase, il se la répétait toujours:
Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:
Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:
C'est toi? A cette heure-ci?
J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.
Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.
On l'arrêta:
Qu'est-ce que tu portes?
Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!
Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.
Cette fois-ci il était venu les mains pleines.
D'après Georges Simenon

23. Qu'est-ce qu'il trouva?

- 1 a) les fraises et les champignons
- 2 b) les pneus
- 3 c) le fusil
- 4 d) les croquenots

N°64

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?
Voir le chef, répondit-il.
D'où es-tu?
Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.
On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.
Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....
Cette phrase, il se la répétait toujours:
Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte

maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

24. Quel âge avait le garçon?

- 1 a) 17 ans
- 2 b) 20 ans
- 3 c) 19 ans
- 4 d) 22 ans

N°65

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait.

Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?

Voir le chef, répondit-il.

D'où es-tu?

Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.

On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.

Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....

Cette phrase, il se la répétait toujours:

Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

25. Pourquoi le chef ne pouvait-il pas accepter le garçon?

- 1 a) il était très jeune
- 2 b) il n'y avait pas de fusil pour lui
- 3 c) il n'y avait pas de croquenots pour lui
- 4 d) on n'avait qu'un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?
Voir le chef, répondit-il.
D'où es-tu?
Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.
On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.
Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....
Cette phrase, il se la répétait toujours:
Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:
Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:
C'est toi? A cette heure-ci?
J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.
Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:
Qu'est-ce que tu portes?
Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!
Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.
D'après Georges Simenon

26. Comment était le chef?

- 1 a) il était vieux
- 2 b) il avait les yeux noirs
- 3 c) il était de haute taille
- 4 d) il était tout jeune

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?
Voir le chef, répondit-il.
D'où es-tu?
Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.
On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.
Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....
Cette phrase, il se la répétait toujours:
Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:
Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.
Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:
C'est toi? A cette heure-ci?
J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.
Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.
On l'arrêta:
Qu'est-ce que tu portes?
Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!
Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.
Cette fois-ci il était venu les mains pleines.
D'après Georges Simenon

27. Que fit le garçon quand la machine était tout près de lui?

- 1 a) il l'arrêta
- 2 b) il tira
- 3 c) il se cacha
- 4 d) il s'en approcha

N°68

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine. Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.
Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.
Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:
Qu'est-ce que tu veux?
Voir le chef, répondit-il.
D'où es-tu?
Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.
On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.
Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....
Cette phrase, il se la répétait toujours:
Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.
Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.
Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.
Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:
Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...
Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.
Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:
C'est toi? A cette heure-ci?
J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.
Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.
On l'arrêta:
Qu'est-ce que tu portes?
Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!
Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.
Cette fois-ci il était venu les mains pleines.
D'après Georges Simenon

28. Chez qui alla le garçon avec les pneus?

- 1 a) chez son père
- 2 b) chez le chef
- 3 c) chez le cordonnier
- 4 d) chez son copain

N°69

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine.

Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?

Voir le chef, répondit-il.

D'où es-tu?

Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.

On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.

Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....

Cette phrase, il se la répétait toujours:

Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

29. Où habitait le condonnier?

- 1 a) près de la rivière
- 2 b) dans le village
- 3 c) dans le bois
- 4 d) loin de la rivière

N°70

Lisez le texte et répondez aux questions.

Les mains pleines

Il y avait deux heures qu'il s'était couché, sans dormir regardant la lune. Son père dormait dans la chambre voisine.

Le jeune garçon se leva, s'habilla, sans bruit, sortit par la cour, traversa le jardin et se dirigea vers la rivière. Il était très calme. Une grosse lune nageait dans le ciel.

Il s'approcha de la rivière, trouva le fusil de chasse, le fusil de son père qu'il avait déterré depuis quinze jours et se cacha à l'endroit qu'il avait préparé d'avance.

Il voyait bien la route et le pont. Maintenant il était seul dans la nuit, un garçon de 20 ans. Il attendait et se rappelait. Il y avait neuf jours qu'il était allé trouver les partisans, là-bas, dans la forêt, à une dizaine de kilomètres, où ils se cachaient. Il allait les mains dans les poches. Près de la ferme on l'arrêta:

Qu'est-ce que tu veux?

Voir le chef, répondit-il.

D'où es-tu?

Il avait cité son village, dit qu'il était ouvrier.

On appela le chef. C'était un garçon tout jeune aussi avec des yeux bleus. Un Parisien. Un ouvrier.

Nous ne pouvons pas t'accepter, dit-il. On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux....

Cette phrase, il se la répétait toujours:

Un fusil pour quatre ... Une paire de croquenots pour deux ... Et lui, était venu, les mains vides. Il avait honte maintenant.

Puis, soudain, un bruit de motocyclette. La machine s'approchait vite. Quand elle était tout près du garçon, il tira. La motocyclette roula un peu, puis s'arrêta. Il tira encore une fois. Le soldat de la moto tomba dans l'herbe.

Le garçon s'approcha du soldat. Le soldat avait une carabine sur le dos et un revolver dans la poche. Le garçon alla porter la carabine sous l'arbre. Il fallait encore prendre les pneus de moto.

Le garçon connaissait un cordonnier qui lui avait dit il y a quelques jours:

Trouve-moi deux pneus de moto. Alors je te donnerai des croquenots ...

Le garçon mit les pneus sur les épaules et alla chez le cordonnier. Le cordonnier habitait loin de la rivière. Le garçon avait des kilomètres à parcourir avec les pneus sur les épaules.

Il arriva le matin et frappa à la porte du cordonnier:

C'est toi? A cette heure-ci?

J'apporte ce que j'ai promis ... Donne-moi des croquenots ... quatre paires et le sac pour les emporter.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans le bois.

On l'arrêta:

Qu'est-ce que tu portes?

Des croquenots ... Quatre paires ... Et tout neufs!

Il était très fatigué. La sueur couvrait son visage. Il se dépêchait. Il avait un seul désir d'entrer dans cette maison, de se trouver près des autres, de lutter contre l'ennemi.

Cette fois-ci il était venu les mains pleines.

D'après Georges Simenon

30. Quel désir avait le garçon?

- 1 a) avoir des croquenots
- 2 b) rester dans son village
- 3 c) lutter contre l'ennemi
- 4 d) devenir cordonnier

N°71

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

31. Quand se passe l'action du texte?

- 1 a) un matin à la fin du XIX siècle
- 2 b) un soir, au commencement du XIX siècle
- 3 c) un matin, au début du XX siècle
- 4 d) un matin, au commencement du XIX siècle

N°72

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

32. Qui était Jean Snyders?

- 1 a) il était un simple mineur
- 2 b) il était un mineur en chef
- 3 c) il était un simple plombier
- 4 d) il était un simple sonneur

N°73

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

33. Qu'est-ce qu'il fit quand il vit que l'eau suintait de toutes parts?

- 1 a) il continua à travailler
- 2 b) il poussa un cri d'alarme
- 3 c) il reprit le chemin du carrefour central
- 4 d) il saisit le câble de la tonne

N°74

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau

s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers. Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

34. Dans le texte il n'y a pas de réponse à une des questions suivantes:

- 1 a) Comment les ouvriers se sauvaient-ils de l'inondation?
- 2 b) Comment Jean Snyders atteignit-il la cloche?
- 3 c) Pourquoi l'eau suintait-elle de toutes les galeries?
- 4 d) Pourquoi le suintement d'eau attira-t-il l'attention de l'ouvrier?

N°75

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

35. Pourquoi est-ce qu'on sonnait à la cloche dans la mine?

- 1 a) pour arrêter le torrent d'eau
- 2 b) pour réunir les ouvriers à la messe
- 3 c) pour prévenir les ouvriers du danger
- 4 d) pour calmer les travailleurs pris par la panique

N°76

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour

pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

36. Qui prévint les ouvriers de l'inondation?

- 1 a) la direction de la mine
- 2 b) les mineurs
- 3 c) Jean Snyders
- 4 d) personne

N°77

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

37. Dans le texte il ne s'agit pas ...

- 1 a) où se trouvait la cloche d'alarme.
- 2 b) où travaillaient les mineurs
- 3 c) où l'ouvrier vit un suintement d'eau
- 4 d) où étaient suspendues les cordes et les échelles

N°78

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

38. Choisissez la phrase qui correspond au contenu du texte:

- 1 a) Jean Snyders n'avait pas de famille
- 2 b) Les ouvriers qui travaillaient dans les galeries éloignées n'entendaient pas le son d'alarme de la cloche
- 3 c) Jean Snyders fit retentir la cloche jusqu'au dernier soufflé
- 4 d) L'eau bouillonnante démolissait tous les poteaux, tous les piliers et toutes les échelles

N°79

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

39. Choisissez la variante qui ne correspond pas au contenu du texte:

- 1 a) en grim pant en haut les travailleurs empêchaient les uns les autres de remonter au jour
- 2 b) les cordes et les échelles étaient si usées qu'elles se rompaient sous les poids

- 3 c) Jean Snyders détachait des minerais à l'aide de sa pioche
4 d) Jean Snyders pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort inévitable

N°80

Lisez le texte et répondez aux questions.

Jean Snyders

Un matin, au commencement du XIX siècle, un mineur, nommé Jean Snyders, arriva dans une galerie de mine où il devait travailler, enleva une partie de ses vêtements pour pouvoir résister à la chaleur étouffante de l'air, mit sa lampe devant lui, l'examina pour voir si elle était en bon état, saisit sa pioche et pénétra, en se baissant, au fond d'un couloir étroit. C'est là qu'il devait travailler en se renversant en arrière et en se couchant parfois sur le dos pour pouvoir détacher à coups de pioche le minerai de cuivre.

Il travaillait, depuis quelque temps déjà, quand un suintement d'eau beaucoup plus abondant que d'habitude à travers le rocher attira son attention. Il se leva, regarda autour de lui et vit que l'eau suintait de toutes parts. Il reprit le chemin du carrefour central, et entendit un cri d'alarme poussé par d'autres mineurs qui accouraient comme lui: L'eau! L'eau!

En même temps le bruit d'un bouillonnement frappa son oreille, et quelques secondes après, un torrent d'eau s'échappa d'une des galeries, où travaillaient des centaines d'ouvriers.

Ce fut bientôt un "sauve-qui-peut". Les ouvriers saisissaient l'échelle et grimpaient avec précipitation, se poussant les uns les autres et se faisant parfois rouler dans l'abîme. D'autres avaient saisi le câble de la tonne et, s'y suspendant en foule, ils s'efforçaient de remonter vers le jour, pendant que les eaux envahissaient le puits. La tonne, trop chargée, se souleva avec peine, puis la corde se rompit, et les hommes roulèrent dans le gouffre en poussant un cri horrible.

Cependant l'eau arrivait toujours; beaucoup d'ouvriers qui travaillaient dans les galeries inférieures ou dans des tranchées éloignées n'avaient pu être prévenus de l'inondation, qui menaçait de les engloutir. Il eût fallu sonner la cloche d'alarme, mais le poteau auquel était suspendue cette cloche était déjà battu par l'eau de tous côtés. Y aller, c'était faire le sacrifice de sa vie, et personne n'avait eu ce courage.

Jean Snyders regarda la cloche, qui était le salut pour une multitude d'ouvriers, la mort pour un seul; il réfléchit un instant, songea à sa famille, poussa un soupir; puis il pensa à tous les ouvriers que menaçait une mort certaine; alors, adressant à Dieu une suprême prière, il s'élança à travers l'eau, il grimpa le long du poteau, s'y suspendit et fit retentir la cloche. Le son d'alarme se répandit dans les profondeurs de la mine et dans les galeries qui rayonnaient aux alentours. De toutes parts s'élançèrent des travailleurs avertis du danger, qui montaient en longues files le long des échelles, poussant à la fois des cris d'horreur et de délivrance.

La cloche sonnait toujours, et toujours aussi l'eau montait autour du poteau. Déjà Jean Snyders avait les épaules dans l'eau; il ne pouvait plus espérer de fuir. Sa main héroïque, toujours attachée à la corde de la cloche, continua de la faire retentir jusqu'à ce que l'eau bouillonnante l'eût englouti. Alors seulement la cloche se tut.

40. Il suit du texte que Jean Snyders était ...

- 1 a) généreux
2 b) assidu
3 c) laborieux
4 d) intrépide

N°81

1. Parlons de nos amis absents de la même façon que nous ... d'eux s'ils étaient présents.

- 1 a) parlons
2 b) parlerons
3 c) parlerions
4 d) avons parlé

N°82

2. Tartarin s'approcha pour lui donner son pourboire ainsi qu'il l'... faire aux autres touristes.

- 1 a) a vu
2 b) avait vu
3 c) voit
4 d) vit

N°83

3. Il s'arrêta brusquement comme s'il ... au bord d'un abîme.

- 1 a) arriva
2 b) arrivait
3 c) était arrivé
4 d) arrive

N°84

4. Un élève qui ... la peine de récapituler chaque semaine les connaissances qu'il a acquises ferait d'étonnants progrès.

- 1 a) prend

- 2 b) prendra
- 3 c) a pris
- 4 d) prendrait

N°85

5. Il y a encore, Dieu merci, des braves gens qui vous ... l'hospitalite si vous la leur demandiez.

- 1 a) donnent
- 2 b) donnerons
- 3 c) donnaient
- 4 d) donneraient

N°86

6. Une bonne menagere, attentive a ce que toutes choses ... a leur place, fait regner au foyer un ordre seduisant.

- 1 a) sont
- 2 b) etaient
- 3 c) soient
- 4 d) seront

N°87

7. Mon grand-pere me racontait que dans son enfance, il ... des chasseurs rapporter au village un grand loup qu'ils avaient tue.

- 1 a) a vu
- 2 b) voyait
- 3 c) avait vu
- 4 d) vit

N°88

8. Il declara qu'il ... dans peu de jours.

- 1 a) revient
- 2 b) reviendrait
- 3 c) reviendra
- 4 d) revienne

N°89

9. Bien qu'on le ... du danger, il veut tenter l'escalade.

- 1 a) l'a averti
- 2 b) l'ait averti
- 3 c) l'avertit
- 4 d) l'avait averti

N°90

10. Il ne faudrait pas que nous ... de tant de bagages.

- 1 a) nous embarrassons
- 2 b) nous embarrasserons
- 3 c) nous embarrassions
- 4 d) nous embarrassames

N°91

11. Mes parents n'etaient pas assez riches pour que je ... longtemps a leur charge.

- 1 a) restais
- 2 b) restai
- 3 c) reste
- 4 d) resterais

N°92

12. J'etais surpris de voir mes parents me laisser sans conseils, comme s'ils ne decouvraient aucun emploi qui me ...

- 1 a) convenait
- 2 b) convienne
- 3 c) convient
- 4 d) conviendrait

N°93

13. Je consultai Fontanet qui ... ses inscriptions a la Faculte de Droit.

- 1 a) avait deja pris
- 2 b) a deja pris
- 3 c) ait deja pris
- 4 d) pris deja

N°94

14. Le juge qui se tenait au milieu de la table interrogeait quand nous ... dans la salle.

- 1 a) entrions
- 2 b) entrames
- 3 c) etions entres
- 4 d) sommes entres

N°95

15. Le juge qui se tenait a droite ... sa parole apres lui.

- 1 a) donna
- 2 b) adressa
- 3 c) tint
- 4 d) prit

N°96

16. Content d'avoir fait ... le candidat, ils le recurent.

- 1 a) trembler
- 2 b) effrayer
- 3 c) craindre
- 4 d) frissonner

N°97

17. Mon pere qui avait espere une annee triomphale a ete decu par la mediocrite de ma moyenne generale et ... des remontrances.

- 1 a) m'a fait
- 2 b) m'avait fait
- 3 c) me faisait
- 4 d) me fasse

N°98

18. Des la premiere enfance les "grandes personnes" commencent a mentir et exiger des enfants qu'ils ne ... pas.

- 1 a) mentent
- 2 b) mentiront
- 3 c) mentiraient
- 4 d) mentaient

N°99

19. Paul concluait que l'on ... se perfectionner dans le mensonge en grandissant.

- 1 a) doit
- 2 b) devra
- 3 c) doive
- 4 d) devait

N°100

20. Le mensonge etait interdit aux enfants, mais il ... la base essentielle des rapports entre les grandes personnes.

- 1 a) avait constitue
- 2 b) a constitue
- 3 c) constituait
- 4 d) constitue

N°101

21. Choisissez la forme correcte. Vous connaissez _____ date de la fete nationale?

- 1 a) Une
- 2 b) la
- 3 c) un
- 4 d) le

N°102

22. Choisissez la forme correcte. Je n'ai pas ____ enfants.

- 1 a) de
- 2 b) les
- 3 c) des
- 4 d) d'

N°103

23. Choisissez la forme correcte. Qu'est-ce que vous ____ ce week-end?

- 1 a) faites
- 2 b) font
- 3 c) faisez
- 4 d) faisons

N°104

24. Choisissez la forme correcte. Pierre et Catherine ____ en vacances en Guadeloupe.

- 1 a) ont alles
- 2 b) sont alles
- 3 c) ont allees
- 4 d) sont allees

N°105

25. Choisissez la forme correcte. L'ete dernier, nous ____ a 11 heures tous les matins.

- 1 a) levions
- 2 b) se levions
- 3 c) nous levions
- 4 d) levions nous

N°106

26. Choisissez la forme correcte. Elle a cherche son dossier bleu partout. Elle ne ____ a pas trouve.

- 1 a) le
- 2 b) lui
- 3 c) l'
- 4 d) la

N°107

27. Choisissez la forme correcte. L'annee prochaine, je ____ ingenieur en informatique.

- 1 a) serrai
- 2 b) saurai
- 3 c) serai
- 4 d) serais

N°108

28. Choisissez la forme correcte. "Qu'est-ce que vous cherchez?" Il demande ____.

- 1 a) ce que cherchons-nous
- 2 b) qu'est-ce que nous cherchons
- 3 c) que cherchons-nous
- 4 d) ce que nous cherchons

N°109

29. Choisissez la forme correcte. Est-il vraiment necessaire que j'____ a cette reunion?

- 1 a) aille
- 2 b) ayes
- 3 c) ailles
- 4 d) allais

N°110

30. Choisissez la forme correcte. C'est un livre ____ vous devez absolument lire.

- 1 a) qui
- 2 b) que
- 3 c) lequel
- 4 d) auquel

N°111

31. Choisissez la forme correcte. Brigitte, s'il vous plait, _____ au telephone pour moi.

- 1 a) repondez
- 2 b) reponds
- 3 c) repondre
- 4 d) repond

N°112

32. Choisissez la forme correcte. Si Michel avait pu prendre le train de midi, il _____ a temps pour la reunion ce soir.

- 1 a) serait arrive
- 2 b) aurait arrive
- 3 c) arriverait
- 4 d) est arrive

N°113

33. Choisissez la forme correcte. En _____ a sa lecon de danse en taxi, Sophie a perdu son portefeuille.

- 1 a) allait
- 2 b) aller
- 3 c) allante
- 4 d) allant

N°114

34. Choisissez la forme correcte. Chantal _____ trois enfants.

- 1 a) avoir
- 2 b) a
- 3 c) as
- 4 d) ai

N°115

35. Choisissez la forme correcte. Alain est tres occupe ces jours-ci; cela m'etonnerait qu'il _____ demain.

- 1 a) venira
- 2 b) viendra
- 3 c) vient
- 4 d) vienne

N°116

36. Choisissez la forme correcte. Dominique ira chercher Marie a la gare et _____ ramenera a la maison.

- 1 a) lui
- 2 b) elle
- 3 c) le
- 4 d) la

N°117

37. Choisissez la forme correcte. J'aime beaucoup _____ fleurs.

- 1 a) les
- 2 b) l'
- 3 c) la
- 4 d) le

N°118

38. Choisissez la forme correcte. Tu veux que je _____ plus rapide; mais je ne peux pas aller plus vite!

- 1 a) sois

- 2 b) suis
- 3 c) soie
- 4 d) soit

N°119

39. Choisissez la forme correcte. Si mon pere etait en meilleure sante, il _____ me voir ici aux Etats-Unis.

- 1 a) vient
- 2 b) viendra
- 3 c) viendrait
- 4 d) venait

N°120

40. Choisissez la forme correcte. Nous _____ tres contents de vous voir.

- 1 a) sont
- 2 b) suis
- 3 c) est
- 4 d) sommes